

L'INSTRUMENTALISATION DU DIALOGUE DANS LA *VITA CIVILE* DE MATTEO PALMIERI

La *Vita Civile*¹, publiée selon toute vraisemblance en 1439², est un des premiers textes humanistes rédigés en vulgaire sur un sujet sérieux. Il propose un modèle de l'éthique sécularisée que les humanistes du XVe siècle veulent fonder en dignité, en s'appuyant sur la philosophie antique. Il se rattache à la problématique de l'humanisme civique, telle que l'a posée Hans Baron³, c'est-à-dire celle d'un discours moral et politique qui rompt avec un humanisme littéraire coupé du monde, et qui inaugure une nouvelle conception de l'homme et de ses rapports avec la cité, structurée par la valorisation du lien social et de la vie active au service du bien commun, et par une exigence de liberté qui veut puiser dans l'histoire de la République romaine des forces contre la tyrannie. Cependant, le thème de la liberté, très prégnant au moment du péril de la république florentine dans la guerre contre la puissance milanaise au début du XVe siècle, a moins de force lorsque Matteo Palmieri, qui est un médecin convaincu, écrit, dans les premières années de la puissance de Cosme, la "théorie d'une république oligarchique nettement hiérarchisée, et dont les cercles concentriques pourraient même, selon Claudio Finzi, se fermer sur un

¹ Matteo PALMIERI, *Vita Civile*, edizione critica a cura di Gino Belloni, Firenze, Sansoni, 1982. N. B. Toutes les citations de la *Vita Civile* seront faites d'après cette édition.

² Gino BELLONI, *Intorno alla datazione della "Vita Civile" di Matteo Palmieri*, "Studi e problemi di critica testuale", XVI (1978), p. 49-62.

³ Hans BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance: Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, New Jersey, Princeton, University Press, 1955 (trad. ital.: *La crisi del primo rinascimento italiano*, Firenze, Sansoni, 1970).

centre punctiforme”⁴.

Toutefois ce traité qui entend former les futurs dirigeants ne constitue pas un manuel de l'art de gouverner *ad usum delphini* ; il ne s'adresse pas à un clan particulier, mais plutôt à une classe sociale, et l'activité politique semble être ouverte à ceux qui en auraient les aptitudes intellectuelles et les caractéristiques morales, toutes qualités dont le développement est favorisé par les *studia humanitatis*, que Palmieri voudrait justement vulgariser dans ses pages souvent traduites des Anciens. Il écrit donc un traité d'éducation (livre I), puis un traité des vertus du citoyen : la prudence, la force, la tempérance (livre II), et la justice (livre III) ; enfin le livre IV est consacré à un traité de l'utile. Il propose une morale pragmatique, résolument tournée vers l'action, la vie active au service de la cité, où le concept d'utile sous-tend un discours axiologique sur les classes sociales. Cette morale définit un modèle positif de gouvernants vertueux, en même temps qu'elle légitime un état des rapports sociaux où chacun à sa place concourt au bien commun. Il s'agit d'une morale laïque ; les quatre vertus cardinales ne sont pas envisagées ici à travers la tradition chrétienne ; elles ne sont pas résumées comme chez Saint Augustin par l'amour de Dieu, la *caritas*⁵ ; elles sont examinées, à la lumière de la philosophie morale des Anciens, dans leur degré politique, comme aspect de la *socialitas*. L'amour de la patrie (une patrie dont l'horizon se borne aux murs de la cité) est un thème unificateur : il motive l'exercice de la vertu et permet par conséquent la paix civile.

Après la rédaction de la *Vita Civile*, l'activité littéraire de Matteo Palmieri prend des formes variées. Il écrit d'abord une vie à la manière de Plutarque, la *Vita Nicolai Acciaiolí*⁶, grand capitaine et ministre de la reine de Naples au XIV^e siècle, et compose ainsi le portrait idéal d'un homme vertueux au service de l'Etat, et d'un Florentin illustre. Vient ensuite le *De captivitate Pisanorum*⁷, une monographie sallustéenne consacrée à un épisode mémorable de l'expansion territoriale florentine (la guerre de Pise des années 1405-1406), qu'on peut considérer comme une expression, sous des dehors d'impartialité historique, du patriotisme florentin. Son troisième ouvrage, le *De temporibus*, fut un énorme succès de librairie en Italie et dans l'Europe entière⁸ ; il s'agit du

⁴ Claudio FINZI, *Matteo Palmieri. Dalla "Vita Civile" alla "Città di vita"*, Roma, Giuffrè, 1984, p. 206.

⁵ Etienne GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1969 (4^e édition), p. 177.

⁶ En 1440, d'après Gino SCARAMELLA (in *Rerum Italicarum Scriptores*, XIII, 2, Bologna, Zanichelli, 1934, p. VII).

⁷ Ecrit entre 1440 et 1448 (*De captivitate Pisanorum liber*, a cura di Gino SCARAMELLA, in *Rerum Italicarum Scriptores*, XIX, 2, Città di Castello, S. Lapi, 1894, p. X-XI).

⁸ L'éditeur moderne du texte, G. Scaramella, déclare avoir renoncé à dresser une liste

vademecum du lecteur cultivé, constitué par le catalogue des dates des événements marquants de l'histoire universelle depuis le début de l'ère chrétienne. L'originalité de cette compilation, qui s'inscrit dans une longue tradition historiographique⁹, est qu'elle se soucie d'établir un tableau concordantiel des événements par rapport aux règnes des empereurs et aux pontificats des papes et qu'elle constitue par conséquent une sorte d'usuel pour l'amateur d'histoire de l'époque. La sélection que fait Palmieri des événements de l'histoire récente est révélatrice de la fierté florentine pour les hautes réalisations de ses artistes et de ses écrivains¹⁰. Quant aux *Annales*, connues aussi sous le nom *d'Historia florentina*¹¹, elles n'ont pas été publiées de son vivant et n'avaient pas vocation à l'être : elles sont le journal année par année de l'activité politique et militaire de Florence de 1432 à 1474 et constituaient pour Palmieri un exercice d'historiographie agréable et des archives utiles pour l'homme politique qu'il était.

Son dernier ouvrage, la *Città di Vita* est un aride poème théologique qu'il compose à la fin de sa vie, sur le modèle de la *Divine Comédie*, en trois chants et cent chapitres, versifiés en *terzine*. La question morale n'y est plus envisagée dans une problématique laïque, *sub specie humanitatis*, selon l'expression d'Eugenio Garin¹², mais dans une perspective eschatologique : les anges restés neutres lors de la révolte de Lucifer contre Dieu, dont Dante fait mention au chant III de son *Enfer*, descendent sur terre et s'incarnent dans des corps mortels pour accomplir, par l'exercice de leur libre-arbitre, leur destin éternel d'anges ou de démons. En se tournant vers la spéculation idéologique, le précepteur de la vie civile accompagne le mouvement du siècle : “ se il primo umanesimo fu tutto un'esaltazione della vita civile, della libera costruzione umana di una città terrena, la fine del '400 è caratterizzata da un chiaro orientamento verso un'evasione dal mondo, verso la contemplazione ”¹³. Avec l'engagement des “ citoyens vertueux ” au service de la cité, le champ de la vie politique est occupé par le pouvoir d'un seul, et la réflexion de nature éthico-politique devient obsolète. Cependant, ce cheminement de la vie active à la vie contemplative se fait, chez Palmieri, à l'intérieur du même cadre psycho-

exhaustive des manuscrits, labeur qui serait “ molto arduo, se non impossibile ” (in *Rerum Italicarum Scriptores*, XXVI, 1, Città di Castello, S. Lapi, 1903, p. XXI).

⁹ Celle du *Chronicon* d'Eusèbe, de Saint Jérôme dans l'Antiquité tardive, d'Isidore de Séville, Bède le Vénérable, et leurs continuateurs du Moyen Age.

¹⁰ Palmieri note par exemple la date de l'achèvement du campanile de Giotto, du dôme de Brunelleschi, les dates de naissance et de mort de Dante, de Pétrarque ; la date de la traduction de l'*Ethique à Nicomaque* par Leonardo Bruni...

¹¹ *Rerum Italicarum Scriptores*, XXVI, 1..., Appendice.

¹² Eugenio GARIN, *Moyen Age et Renaissance*, Paris, Gallimard, 1969, p. 96.

¹³ Eugenio GARIN, *L'umanesimo italiano*, Bari, Laterza, 1986 (10ème édition), p. 94.

conceptuel : dans son poème théologique, l'expression qui s'impose à lui pour désigner le monde des créatures mortelles est celle de “ città di vita ” ; ainsi son premier et son dernier texte sont-ils en quelque sorte liés par le chiasme formé par leur titre : *Vita civile* versus *Città di vita*.

Son œuvre la plus importante reste son traité de morale la *Vita Civile*, où Palmieri en énonçant les règles de bonne conduite des simples citoyens et des magistrats vertueux, et les principes de la vie harmonieuse dans la cité, semble exprimer l'idéologie du nouveau pouvoir médicéen, à une époque où celui-ci apparaît encore respectueux des institutions républicaines. Cet “ hymne au sens civique et à la cité qui en fait l'objet ”¹⁴ est aussi un texte politique. La forme dialoguée qu'il utilise à cette occasion présente des caractéristiques qui contribuent à son efficacité politique, et qu'il est intéressant d'étudier.

1. Imitation ou utilisation des Anciens?

L'influence de Quintilien ou Cicéron sur le texte de la *Vita Civile* est si considérable et si massive qu'on est amené à se pencher sur cette épineuse question de l'imitation des Anciens, qu'Eugenio Garin a pu appeler “ le point le plus difficile à comprendre dans l'attitude des écrivains du XVe siècle ”¹⁵. Domenico Bassi¹⁶, examinant le traité d'éducation contenu dans le premier livre de la *Vita Civile*, et le rapprochant du livre I de *Institution oratoire* de Quintilien, a pu montrer qu'une bonne moitié du texte de Palmieri émanait directement du texte de Quintilien, bien plus, qu'elle en était le plus fréquemment la traduction. La confrontation des deux textes est concluante : les idées, les exemples, la structure des phrases sont celles de Quintilien. On retrouve dans le texte de la *Vita Civile* jusqu'aux articulations du discours, les formules conclusives et les transitions, comme par exemple :

Vita Civile : “ In questa parte ([sur les châtimens corporels] conosco che assai commodamente più si poteva dire, ma stimo essere a sufficientia inteso ”¹⁷.

Institution oratoire : “ Non morabor in parte hac [sur les châtimens

¹⁴ Christian BEC, *L'essor de l'humanisme*, dans C. BEC, I. CLOULAS, B. JESTAZ, A. TENENTI, *L'Italie de la Renaissance. Un monde en mutation, 1378-1494* (ouvrage coordonné par Ivan CLOULAS), Paris, Fayard, 1990, p. 89.

¹⁵ E. GARIN, *Moyen Age et Renaissance...*, p. 99.

¹⁶ Domenico BASSI, *Il primo libro della “ Vita Civile ” di Matteo Palmieri e l' “ Institutio oratoria ” di Quintiliano*, “ Giornale storico della letteratura italiana ”, 23 (1894), p. 207.

¹⁷ *Vita Civile*, I, p. 36, § 111.

corporels] ; nimium est quod intellegitur ”¹⁸.

Ou encore :

Vita Civile: “ ... mentre parlavi, m'è nato un altro dubbio [...] et questo è, in che modo si può imparare tante cose a un'otta, che l'animo non si confonda in sì varie discipline ”¹⁹.

Institution oratoire: “ Quaeri solet an [...] eodem tempore [...] tradi omnia et percipi possint. Negant enim quidam, quia confundatur animus ac fatigetur tot disciplinis in diversum tendentibus ”²⁰.

Domenico Bassi évaluait à encore un quart du texte du livre I les autres emprunts de la *Vita Civile* au *De officiis* de Cicéron particulièrement, et à Plutarque²¹. Si l'on tient compte de la rectification apportée par Luciano Rainaldi²², suivant laquelle Palmieri ne connaissait le *De liberis educandis* de Plutarque que de façon indirecte, par *Les Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle, qui n'avait pas jusqu'alors été identifié comme une source, - abondante -, de la *Vita Civile*, et si l'on ajoute la liste des emprunts à Aulu-Gelle au précédent catalogue de Domenico Bassi, il reste peu de place pour l'auteur Palmieri...

Il faut cependant remarquer que Palmieri justement revendique cette “ *assomiglianza* ” : dans son *Proemio*, il explique qu'il veut rendre accessibles à ses concitoyens qui ne lisent pas le latin les “ *precepti accomodati a admaestrare la perfecta vita de' civili* ”²³ laissés par les auteurs anciens, et se gausse de certaines adaptations en vulgaire des oeuvres classiques qui les rendent méconnaissables : certains textes sont “ *dalla ignoranza de' volgarizzatori in modo corrotti, che molti ne sono da ridersene di quegli che in latino sono degnissimi* ”, au point que “ *non altrimenti gli somigliano [aux originaux latins] che una figura ritratta dalla più perfecta di Jocto per mano di chi non avesse operato stile né pennello s'asomigliasse all'exemplo* ”²⁴.

L'insistance sur ces idées de ressemblance et de dissemblance ("simili a'

¹⁸ *Institution oratoire*, I, 3, 17.

¹⁹ *Vita Civile*, I, p. 41, § 134.

²⁰ *Institution oratoire*, I, 12, 1.

²¹ D. BASSI, *Il primo libro...*, p. 207.

²² Luciano RAINALDI, *Di una fonte comune della “ Vita Civile ” di Matteo Palmieri e del “ De educatione liberorum ” di Maffeo Vegio*, “ *Giornale storico della letteratura italiana* ”, CXXX (1953), p. 501.

²³ *Vita Civile, Proemio*, p. 5, §. 4.

²⁴ *Vita Civile*, p. 5, § 7.

primi ", " tanto diversa ”), que Palmieri développe de manière plaisante dans les lignes suivantes (avec de tels peintres on ne distinguerait plus l'archange Gabriel de l'infernal Lucifer²⁵), est significative : le mérite de l'homme cultivé soucieux du bien public est de transmettre avec exactitude des préceptes moraux " lasciati per salute del mondo ”²⁶.

Par ailleurs, l'écriture humaniste utilise le matériau constitué par les textes anciens dans un contexte nouveau, et à des fins qui lui sont propres. Ainsi on peut noter le changement de perspective sensible entre Quintilien et Palmieri : ils se rejoignent l'un et l'autre sur la façon d'éduquer les enfants (Livre I de l'*Institution oratoire*, et livre I de la *Vita Civile*). L'un veut former le *perfectus orator*²⁷, donc un parfait homme de bien, l'autre veut éduquer l'*ottimo cittadino* ; mais la conception que chacun se fait de ces deux perfections renvoie à une idée de l'homme différente. Chez Quintilien, la qualité d'orateur ne renvoie pas d'abord à une fonction sociale ; elle est une aptitude, une potentialité de l'homme considéré pour lui-même : la rhétorique dont Quintilien fait la théorie est une vertu²⁸, elle vise à l'accomplissement total de l'homme, elle allie le plan théorique et le plan pratique²⁹ et fait accéder au bonheur que donne la parfaite sagesse³⁰. Chez Palmieri, la notion de " citoyen " se conçoit relativement, elle définit l'homme dans un groupe, comme élément de cet ensemble, elle inscrit l'homme dans la cité. Et la vertu la plus haute du citoyen consiste à agir dans l'intérêt de sa patrie.

De même, Palmieri utilise abondamment le *De officiis* de Cicéron dans la suite de son ouvrage, mais il accorde à la richesse une importance bien plus grande que ne l'avait fait Cicéron³¹. Toutefois, il est préférable, pour cette question de l'imitation dans la *Vita Civile*, de ne pas mettre sur le même plan le livre I et les suivants ; en effet, alors que dans les trois derniers livres, les auteurs dont Palmieri utilise les textes sont nombreux et très fréquemment nommés : " Aristotile recita... ", " In Macrobio si truova scripto... ", " ... induce Virgilio... ", " ... in Salustio Catilina.. ", " Agostino nella *Città di Dio*... ", etc.³², dans le livre I au contraire, le nom de Quintilien, la principale source, n'apparaît à aucun moment. On peut proposer une explication de cette disparité

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Vita Civile*, Pr., p. 5, § 4.

²⁷ On sait que pour Quintilien la science de l'éloquence ne se sépare pas de la qualité d'homme de bien : " ... oratorem, quem a bono viro non separo " (*Institution oratoire*, II, 21, 12).

²⁸ *Institution oratoire*, II, 20, 4.

²⁹ *Institution oratoire*, II, 18.

³⁰ *Institution oratoire*, XII, 11, 7.

³¹ Hans BARON, *Franciscan Poverty and Civic Wealth : as Factors in the Rise of Humanistic Thought*, " *Speculum* ", XIII (1938), p. 23.

³² *Vita Civile*, p. 78, 86, 75, 128.

en examinant les conditions de l'énonciation et les données de la fiction mise en place par Palmieri.

2. Les conditions de l'énonciation

Le modèle littéraire suivi ici par Palmieri est celui des dialogues philosophiques antiques. On notera cependant que la situation d'interlocution telle que nous allons la décrire est assez différente de celle que l'on trouve dans les dialogues antiques, et que la relation entre les personnages est plus pédagogique que philosophique. On peut distinguer la nuance entre ces deux types de liens en examinant dans les dialogues des traités antiques la situation respective des personnages, les attitudes et les attentes des personnages secondaires à l'égard du personnage central. Il ne s'agit pas ici de la confrontation d'opinions divergentes, suivant le *mos Aristoteleus* utilisé par Cicéron dans le *De oratore* par exemple, où de grands orateurs de la république romaine exposent, en plusieurs entretiens, la conception que chacun d'eux s'est faite de l'éloquence ; il ne s'agit pas non plus du cheminement maïeutique des dialogues socratiques, ni d'un entretien où le locuteur principal réfute les objections qu'on lui présente, comme dans le livre I du *De Finibus*. La situation ici, parce qu'elle tourne vite au monologue, est plutôt comparable à celle du livre II du même ouvrage, où Cicéron, sur la demande de son interlocuteur, renonce à la technique dialectique et parle seul³³, ou encore à celle du *De senectute*, où Scipion Emilien et Lélius engagent le vieux Caton à discourir de la vieillesse, puis restent complètement silencieux. Mais il y a dans le texte de Palmieri une insistance toute particulière sur la relation pédagogique, et ce qui, dans les paroles de ses personnages, concerne la situation de communication renvoie plus au discours dogmatique et didactique d'un professeur qui apporte des connaissances qu'au discours philosophique qui sollicite l'esprit critique : au delà des jeunes personnages du dialogue, les destinataires du message sont les citoyens de Florence privés de la doctrine des Anciens, qu'il faut leur inculquer.

Dans ce dialogue, donc, les personnages mis en scène sont des hommes réels et des contemporains dont les noms sont connus à Florence : le vieil Agnolo Pandolfini expose à ses jeunes interlocuteurs Franco Sacchetti et Luigi Guicciardini les principes éthiques fondés tant sur sa grande expérience que sur sa culture d'humaniste :

“...et io, seguendo in questo la natura de' vechi, che sono larghi

³³ *De Finibus*, II, 17.

predicatori di quello che per tutta la vita hanno di detti e di facti raccolto, vi dimonsterrò quello che per tutta l'età si richiede all'honesto vivere di ciascuno cittadino virtuoso, secondo gli approvati amaestramenti degli antichi sapientissimi padri nostri”³⁴.

Il reste à réfléchir sur la signification que peut prendre dans cette fiction le fait que le personnage central, admiré dans la vie réelle pour ses qualités intellectuelles, son goût pour les humanités, et pour son talent oratoire³⁵, parle comme à livre ouvert et prononce comme de mémoire et par inadvertance de longs exposés sortis tout droit de Quintilien.

Evidemment, Quintilien était connu de tous les lettrés³⁶, et la référence obligée de tous les humanistes qui ont écrit sur l'éducation, qu'il s'agisse de Vergerio, dans le *De ingenuis moribus et liberalibus studiis*, de Vegio dans le *De educatione liberorum*, de Piccolomini dans son *De liberorum educatione ad Ladislaum Hungariae et Bohemiae regem* ou de Léon-Baptiste Alberti dans le livre I de son *De Familia* : chacun lui est redevable à quelque degré. Mais dans la *Vita Civile*, il s'agit de quelque chose de plus que d'une influence ou d'une référence : le personnage principal s'est approprié la pensée du maître de rhétorique du premier siècle, il est un nouveau Quintilien. Agnolo ne cite pas Quintilien parce que, dans la fiction du dialogue, il se produit une identification, une mise en correspondance, un parallèle, comme dans un miroir: Agnolo se fait, comme Quintilien, maître d'école. Il convoque autour de lui un auditoire de jeunes gens et d'enfants :

“ ... le cose grandi assai meglio si dicono a molti che a pochi, et però chiamate questi vostri giovanetti di casa, che l'udire anche a.loro sarà utile et io dirò più volentieri ”³⁷.

Il s'applique comme un professeur à se mettre à la portée de ses jeunes auditeurs :

“ Io v'imprometto che io m'ingegnerò parlare in modo che voi m'intenderete tutti e imparerete a essere buoni se voi sarete diligenti a udire ; et se pure alle volti io dicessi cose da questi grandi [Luigi et

³⁴ *Vita Civile*, I, p. 14, § 14.

³⁵ Cf. Gene BRUCKER, *Dal Comune alla Signoria*, Bologna, Il Mulino, 1981, p. 322, note 187.

³⁶ Agnolo Pandolfini dit lui-même : “ *Io potrei poco narrare cose nuove a chi molto legge* ” (sous-entendu, les textes latins) (*Vita Civile*, I, p. 13, § 9).

³⁷ *Vita Civile*, I, p. 15, § 17.

Franco], arete patientia et io ritornerò presto a voi »³⁸.

Il les félicite quand ils prennent la parole :

“ Le domande vostre sono tanto honeste che in niuno modo debbono essere lasciate da me... »³⁹.

“ Bene fai alle volti ricordarmi i bisogni vostri et meriti loda... »⁴⁰.

Son attitude dans le dialogue est empreinte de l'autorité d'un maître, et la conversation entre Agnolo et ses auditeurs prend, dès le début du livre II, la forme d'une conférence, d'un cours de morale, pendant lequel le professeur ne souhaite pas être interrompu :

“ Solo una legge voglio porre con voi se vi piace, cioè che, sendo nel mio parlare aperto quanto la cosa di che si parla patisce, voi non interrompiate mio dire... »⁴¹.

“ Avendo fermo l'ordine di quanto vogliàno dell'utilità dire, credo fia bene tacere, come voi dite »⁴².

A cette attitude répond celle des jeunes gens, dont toutes les paroles renvoient à cette situation de communication particulière qu'est l'enseignement:

“ In ogni cosa vogliàno ubidire te... »⁴³.

“ Noi siàno in tutto disposti a udirti, quanto tu stessi iudicherai ci cia bisogno et utile a interamente admaestrarci di bene vivere... »⁴⁴.

“ ... segui tu come maestro... »⁴⁵.

Leurs interventions dans le texte se raréfient : 18 au livre I, 5 au livre II, 5 au livre III, seulement 2 au livre IV. En outre, leurs interruptions au discours d'Agnolo ne se font pas pour présenter une objection, mais plutôt pour se réjouir de la clarté de l'exposé, remercier, et demander de nouvelles explications sur un point non encore abordé. Ils sont en tous points d'excellents élèves, heureusement doués du naturel désir d'apprendre qui manifeste la

³⁸ *Vita Civile*, I, p. 15, § 18.

³⁹ *Vita Civile*, I, p. 30, § 84; cf. aussi p. 51, § 184.

⁴⁰ *Vita Civile*, I, p. 55, § 205.

⁴¹ *Vita Civile*, II, p. 64-65, § 27.

⁴² *Vita Civile*, IV, p. 156, § 37.

⁴³ *Vita Civile*, II, p. 65, § 28.

⁴⁴ *Vita Civile*, III, p. 104, § 9.

⁴⁵ *Vita Civile*, IV, p. 156, § 36.

“ potentia et virtù celestiale ”⁴⁶ de nos âmes, et qui permet d'accomplir un destin d'homme, dont la forme la plus haute est, pour l'auteur de la *Vita Civile*, celle de “ conservatori delle republiche ”⁴⁷. Palmieri suppose, sur un modèle optimiste, un public d'hommes de bonne volonté, doués de ce naturel désir d'apprendre que le père de famille doit supposer chez son enfant :

“ ...abbia di lui perfecta speranza [...], imperò che altrimenti superfluo sarebbe amonire et volere dare virtù a quegli che si stimassino dovere riuscire tristi... ”⁴⁸.

Il fait confiance à l'éducation non seulement comme moyen de formation humaine mais aussi comme instrument de la vie politique, qui légitime les gouvernants auprès de l'opinion. La forme de son dialogue, un discours dogmatique qui ne suscite aucune contestation, lui permet de mettre en scène l'adhésion qu'il souhaite à ce que Claudio Finzi a appelé le “ manifesto programmatico ” du nouveau régime médicéen⁴⁹.

3. Le statut du narrateur

Quand on considère cette question de l'imitation des Anciens, des influences, des sources, on essaie d'écouter les nuances, de cerner le sens d'une même phrase dite dans des circonstances différentes, par des acteurs différents. On cherche à distinguer les voix. Cette recherche nous amène à nous interroger sur le statut du narrateur dans la *Vita Civile*, présent et invisible, et étrangement “ métamorphique ”.

D'après les premières pages d'exposition du livre I, qui plante la *cornice* de l'ouvrage à la manière du *Décameron*, le dialogue est censé avoir lieu en présence de l'auteur, qui s'exprime en première personne : nous sommes en 1430 ; à cause de la peste, Matteo et d'autres jeunes gens ses amis se sont retirés dans le Mugello :

“ ... non volendo in tutto abandonare le lettere né etiandio mancare del dilecto ci porgeva la ioconda nostra conversatione, Luigi Guicciardino et Franco Sacchetto [...] elessono venirsene *meco* in Mugello... ”⁵⁰.

⁴⁶ *Vita Civile*, I, p. 17, § 26.

⁴⁷ *Vita Civile*, IV, p. 200, § 239.

⁴⁸ *Vita Civile*, I, p. 17, § 25.

⁴⁹ C. FINZI, *Matteo Palmieri...*, p. 78.

⁵⁰ *Vita Civile*, I, p. 12, § 3.

Cette première personne du singulier continue celle qui s'exprime dans le préambule-dédicace de Matteo Palmieri à Alessandro degli Alessandri, qui précède immédiatement : la voix du narrateur recouvre celle de l'auteur.

Le narrateur est un personnage de la *cornice* et est inclus dans les verbes à la première personne du pluriel qui introduisent le dialogue :

“ ... Agnolo Pandolfino, uno de' nostri cittadini [...] cavalcando per le ville a noi vicine [...] Noi [...] il pregamo che si fermasse con noi [...] l'onoramo ”⁵¹.

C'est lui, qui énonce ce qu'on peut appeler les didascalies du dialogue, bien que le terme soit un peu impropre (il s'agit de la continuation de la *cornice* à l'intérieur du dialogue) :

“ AGNOLO : [...] chiamate questi vostri giovanetti di casa [...] et io dirò più volentieri -. Allora noi chiamano certi nostri nipoti et altri che erano con loro... ”⁵².

C'est lui l'instance narrative qui décrit le comportement des acteurs du dialogue :

“ ... Agnolo fe' segno di volere dire [...] Tutti risposono... ”⁵³.

Mais, très étrangement, il est totalement absent de la situation d'interlocution, il n'ouvre jamais la bouche, et Agnolo ne s'adresse qu'à Franco et Luigi, jamais à Matteo :

“ Allora cominciò Agnolo : - *Franco et tu, Luigi*, di tutte le cose humane niuna se ne truova dagl'huomini magiormente disiderata che il bene vivere... ”⁵⁴.

Il faut exclure d'emblée que ce soit le fait d'une attitude dédaigneuse d'Agnolo qui affecterait d'ignorer le jeune Matteo. L'atmosphère de bonhomie de la scène, la communion de tous les personnages dans les *studia humanitatis*, la bienveillance diffuse entre gens de bonne compagnie interdisent une telle hypothèse. D'ailleurs, aucune disgrâce particulière, aucune tare sociale ne

⁵¹ *Vita Civile*, I, p. 12, § 4 et 5.

⁵² *Vita Civile*, I, p. 15, § 17.

⁵³ *Vita Civile*, I, p. 15, § 17 et 18.

⁵⁴ *Vita Civile*, I, p. 15, § 19.

frappe Matteo. Il est issu d'une famille honorable, qui est suffisamment riche pour faire partie des quatre pour cent de Florentins qui paient le plus d'impôts en 1427⁵⁵, il gère son commerce de “speziale” sur un pied qui n'est pas celui du simple boutiquier : il participe à plusieurs sociétés commerciales⁵⁶, il a de “grandes espérances” (en 1433, il épousera la fille d'une riche famille de banquiers, Niccolosa Serragli) ; il a suivi les cours des plus éminents humanistes du temps en compagnie des jeunes gens de la meilleure société⁵⁷, parmi lesquels justement Franco Sacchetti et Luigi Guicciardini.

Pourtant, aucun indice dans les paroles des divers personnages ne peut faire penser que soit présent un autre adulte en dehors d'Agnolo, Franco et Luigi, ce qui est fort étonnant : il se produit en quelque sorte une disparition, Matteo devient transparent. D'ailleurs, les “didascalies” du dialogue, elles aussi, disparaissent rapidement : on en trouve quelques-unes dans le début du livre I, puis le dialogue se déroule sans intervention du narrateur ; on passe d'une façon un peu énigmatique d'une focalisation interne (la scène racontée du point de vue d'un personnage du récit) à une focalisation externe (la scène racontée par un narrateur extérieur à la diégèse).

Cependant, à l'articulation de chaque livre de la *Vita Civile*, l'auteur refait son apparition : il est cité nommément à la fin de chaque partie (“Finisce il primo libro della *Vita Civile* composta da Matteo Palmieri”), et il s'adresse en première personne à Alessandro degli Alessandri pour présenter chaque livre qui commence. Or, au début du livre II, la voix de l'auteur et celle du personnage principal Agnolo se font étrangement écho :

“Richieggo a questo la diligentia di chi legge, perché stimo fia iocondo et utile, et saranno cose nuove, forse pel passato non udite da i volgari legitori. *Attendete dunque* acciò che conosciate quello che può contenta tutta vostra vita condocere”⁵⁸.

C'est l'auteur qui parle aux lecteurs de son livre, tandis que six lignes plus bas :

“AGNOLO : - *Atendete bene* però che qui certo comincia a inalzare

⁵⁵ Lauro MARTINES, *The social World of the Florentine Humanists : 1350-1460*, Princeton, Princeton University Press, 1963, p. 138.

⁵⁶ Cf. Antonio MESSERI, *Matteo Palmieri cittadino di Firenze nel secolo XV*, “Archivio Storico Italiano”, V, 13 (1894), p. 272.

⁵⁷ Cf. A. MESSERI, *Matteo Palmieri...*, p. 270.

⁵⁸ *Vita Civile*, II, p. 61, § 10.

l'opera nostra, et molto maggiori cose saranno narrate da noi... ”⁵⁹.

Et quand le personnage d'Agnolo, quelques lignes après, annonce la division de son exposé, il emploie concurremment les termes de *sermone*⁶⁰ et de *libro* :

“ ... La seconda sare’ giustizia, ma perché io ne ragionerò nel libro terzo, prima pongo forteza et modestia ”⁶¹.

Dans le préambule du livre III, le processus est comparable et la voix de l'auteur qui présente le plan du traité se fond avec celle du principal locuteur du dialogue. On passe imperceptiblement d'une interlocution entre Matteo Palmieri “ cittadino fiorentino ” et Alessandro degli Alessandri, le dédicataire de l'ouvrage (“ nostro amicissimo Alexandro ”⁶²), à une interlocution entre l'auteur du traité et Franco et Luigi, les personnages du dialogue. Les voix d'Agnolo et de Matteo se superposent :

“ Di questo sommo bene civile sarà ogni ragionamento del presente *nostro libro*, in el quale, quanto più si può, credo manifesto dimonstrarvi che origine et quali principii abbia avuta iustitia, [suit l'énumération des sujets traités] et quale sia lo stato, la gloria et fermo stabilimento d'ogni bene ordinata republica. Fermate ora qui, *Franco et tu, Luigi*, gli animi vostri, se, come avete dimonstrato, disiderate essere optimi cittadini ; conoscete i precepti di questo *terzo libro* et secondo quegli virtuosamente operate, però che, così facendo, sufficientemente sarete di virtù perfecti et tanto eccellenti quanto in terra vivere si possa nella vita civile ”⁶³.

Quand, à la ligne suivante le dialogue recommence, la réponse de Franco s'adresse autant à Matteo qu'à Agnolo :

“ FRANCO : - Noi siàno in tutto disposti a udirti, quanto tu stessi iudicherai ci sia bisogno et utile a interamente admaestrarci di bene vivere... ”⁶⁴.

⁵⁹ *Vita Civile*, II, p. 61, § 12.

⁶⁰ *Vita Civile*, II, p. 63, § 21.

⁶¹ *Vita Civile*, II, p. 63, § 23.

⁶² *Vita Civile*, III, p. 104, § 1.

⁶³ *Vita Civile*, III, p. 104, § 7-8.

⁶⁴ *Vita Civile*, III, p. 104, § 9.

4. La voix de l'auteur

En examinant le manuscrit autographe de la *Vita Civile*⁶⁵, Mario Martelli a pu avancer une judicieuse hypothèse sur la genèse de l'œuvre composée dans un premier temps sous la forme d'un traité, puis remaniée en dialogue⁶⁶. En effet, l'insertion du nom du dédicataire dans le texte fait apparaître que les trois morceaux qui composent le manuscrit appartiennent à trois phases différentes de l'élaboration du texte : le livre IV, rédigé après les trois premiers comme nous l'indique expressément son préambule, est copié à un moment où Matteo n'avait pas encore pris la décision de dédicacer son ouvrage ; aucune place n'est ménagée dans le texte pour la formule d'interpellation “ carissimo nostro Alexandro ” qui est ajoutée dans la marge. Au contraire, dans les livres II et III, il apparaît que l'organisation même de la phrase prévoit un dédicataire que Matteo n'a pas encore choisi quand il copie son texte ; aussi la place que ce nom doit occuper est-elle signalée par un signe critique et la glose “ nome ” ; c'est ultérieurement que le nom d'Alessandro a été ajouté dans l'interligne (livre III) ou dans la marge (livre II). Quant au livre I (où les interventions des interlocuteurs sont nombreuses), il semble avoir été recopié en dernier lieu, après un probable remaniement du texte, à un moment où le nom du dédicataire avait été choisi : il apparaît non pas en interligne ou dans la marge, mais au fil du texte. Cet indice d'une réélaboration du début de l'œuvre, la raréfaction progressive des interventions des interlocuteurs, jointe à l'étrange disparition du personnage narrateur Matteo, et à la contradiction interne dans le discours d'Agnolo qui utilise le terme “ libri ” pour désigner les paroles qu'il a prononcées, autant d'arguments pour appuyer l'hypothèse très vraisemblable que le traité originel a été transformé en dialogue.

Cependant tel qu'il est, le texte est terminé et satisfait son auteur, il peut le faire calligraphier pour son destinataire : le beau manuscrit LXXVI, 66 de la Laurenziana, qui fut probablement, selon la conjecture de Luciano Rainaldi⁶⁷, l'exemplaire offert à Alessandro degli Alessandri, a été revu et corrigé par l'auteur qui assume donc le texte en l'état, malgré le changement de focalisation et la fusion étrange et délibérée entre la voix de l'auteur et celle du vénérable Pandolfini. Il faut par conséquent s'interroger sur le sens que peut prendre cette désinvolture de l'auteur à l'égard des termes de la fiction qu'il met en place : elle permet au jeune Matteo⁶⁸ de tenir un discours de morale sociale à l'usage

⁶⁵ Biblioteca Nazionale di Firenze, ms. II, IV, 81.

⁶⁶ Mario MARTELLI, *Palmeriana*, “ Interpres ”, V (1983-84), p. 277-301.

⁶⁷ Luciano RAINALDI, *Notizie dell'autografo della “ Vita Civile ”*, “ Rinascimento ”, V, 1, 1954, p. 133-136.

⁶⁸ A l'époque de la parution du dialogue, il a environ 33 ans.

de ses concitoyens avec moins de modestie, plus de force, que s'il s'était mis en scène dans une attitude de révérence obligée à l'égard du sage vieillard.

Qu'on les appelle maladresses, tâtonnements ou désinvoltures, ces irrégularités dans le fonctionnement du dialogue sont significatives : elles mettent sur le même pied un jeune homme sans grande expérience politique et un vieil homme d'Etat, présent dans les délibérations depuis plus de vingt ans. Cette égalité qui s'instaure est dans le droit fil des convictions humanistes de Palmieri : “ il molto leggere insegna bene vivere ”, fait-il dire à son personnage principal⁶⁹. Il exprime cette idée plus explicitement encore dans la page inaugurale de son histoire de la guerre de Pise, le *De captivitate Pisanorum* : pour être au fait de cette très haute science qu'est la *civilis disciplina* - un savoir tout autant éthique que politique, qui englobe *sapientia* et *prudencia*, et qui permet de s'illustrer dans la poursuite du bien commun - il faut d'amples connaissances dans les domaines les plus importants (*multarum maximarumque rerum cognitio*) :

“ Or, nous ne saurions posséder ces connaissances à moins d'avoir longtemps vécu, ou bien de les avoir acquises par la pratique assidue et attentive de la lecture ; par conséquent, bien qu'un homme jeune ne puisse pas avoir, à cause de son âge, les connaissances nées de l'expérience de la vie, cependant, s'il n'est pas indolent, il acquiert la connaissance des faits et des circonstances en lisant l'Histoire attentivement ; il remplit alors la mission précieuse et honorable de la vieillesse et devient pour le jugement et la sagesse l'égal de ses aînés ”⁷⁰.

La confiance en soi du jeune humaniste, qui l'amène à assumer cette noble ambition de vouloir éduquer ses concitoyens, est sensible dans le ton remarquablement ferme du préambule du livre IV : avec une sorte de patience tranquille, il envisage les objections de ses amis lettrés à la publication de son ouvrage, et les nombreuses critiques que pourraient lui faire des censeurs ignorants ou malveillants, puis, sans se donner la peine d'esquisser une réponse, il décide de persévérer dans son projet, parce qu'il est habité d'une exigence intérieure qui lui enjoint d'écrire :

⁶⁹ *Vita Civile*, I, p. 13, § 9.

⁷⁰ “ Cognitionem vero rerum habere nequaquam valemus, nisi longa processerit etas aut assidua accurataque dederit lectio. Iuvenis igitur, licet non sit per etatem idoneus ad cognitionem earum rerum, que in vita fiunt, attamen, nisi sit inhers et maiorum gesta diligenter perlegerit, rerum et temporum cognitionem consequitur, et senectutis grato atque honesto fungitur munere, maioribusque natu fit consilio et prudentia par ” (*De captivitate Pisanorum...* p. 3, l. 21-25).

“ Queste cagioni et più altre simili più volte m'hanno inclinato a none scrivere [les nombreuses objections des censeurs], altre molte continuamente m'hanno detto ‘scrivi’... ”⁷¹.

La conscience d'être porteur d'un message précieux pour ses concitoyens lui donne l'audace d'aller contre ceux qui le taxeraient de “ presumptione a volere dare precepti della vita civile, in ella quale, giovane ancora, poco sono vivuto et exercitato meno ”⁷².

Sans revenir sur sa motivation première qu'il a exposée dans le *Proemio* de l'œuvre, et qui est liée à un mouvement tant de la raison que du cœur, tant à une évaluation de l'utile qu'à un élan du cœur, (“ *ragionevole mi parve*”, “ *conoscendogli utilissimi*”, “ *iudicai seguirne non piccolo fructo*”, d'une part et d'autre part : “ *rivolto poi verso i miei carissimi cittadini in me medesimo mi dolsi*”⁷³), il affirme avec une force et un aplomb remarquables sa détermination à ignorer ses détracteurs :

“ Quello m'abbia a scrivere indocto, assai è detto nel prohemio di tuta l'opera. Coloro a chi non piace non leggano ”.

Cette formule d'une concision vigoureuse est suivie d'une double revendication :

“ Noi certo in questi libri abbiàno scripto non solo quello è paruto et piace a noi, ma quello è stato detto et approvato dai sommi ingegni degli antichi philosophi et di varie discipline maestri ”⁷⁴.

Le jeune humaniste revendique d'abord comme siennes les pensées développées dans son traité, et se réclame aussi de l'appui des Anciens ; son commerce avec les “ sommi ingegni ” de l'Antiquité n'est pas servile, ils sont ses amis, les alliés qu'il peut appeler à la rescousse, mais qui ne le dispensent pas de parler ou d'agir en nom propre : sa décision d'écrire est sienne, et d'autant plus forte qu'elle est fondée en raison grâce aux arguments surgis du dialogue avec les Anciens :

“ ... infine admonito da Hieronimo et Tullio, dua mia singularissimi

⁷¹ *Vita Civile*, IV, p. 150, § 8.

⁷² *Vita Civile*, IV, p. 151, § 6.

⁷³ *Vita Civile*, I, p. 4-5, § 4-5.

⁷⁴ *Vita Civile*, IV, p. 151, § 10.

amici, i quali affermono chi scrive non avere rimedio a non essere ripreso, iudicai non volere sempre tacere... ”⁷⁵.

Evidemment, cette voix particulière que nous voulons entendre est plus audible dans le style énergique et calme à la fois de ce préambule du livre IV, ou bien encore dans la *captatio benevolentiae* du *Protesto*, qui est un autre genre de préambule aux considérations sur la justice du livre III⁷⁶. - Une étude de ce dernier texte pourrait montrer la modestie enjouée du beau diseur, l'habileté à se mettre en scène de façon humoristique et auto-ironique, l'agilité à remplir son texte de courbettes et de révérences stylistiques, à jouer sur les mots, à rompre le rythme d'une phrase ou à entrelacer avec sophistication ses boucles rhétoriques. - Cependant nous devons rechercher le timbre de sa voix dans l'ensemble de l'œuvre et cerner, même dans les passages traduits des Anciens, la valeur que prennent les concepts dans la bouche de cet homme du XVe siècle italien.

Par ailleurs, en laissant apparaître si nettement sa personne d'autant sous les traits d'Agnolo Pandolfini, il avalise son discours de l'autorité d'un homme politique influent à Florence. Il faut ici examiner la corrélation entre les positions éthiques, culturelles et politiques de Palmieri.

Matteo est un médecin de la première heure, il fait partie de la grande *balìa* de 1434 qui rappelle Côme à Florence ; à partir de ce moment-là, il accède à des charges de plus en plus importantes, et pénètre dans les cercles les plus restreints du pouvoir: il est du nombre de ces hommes de confiance du régime médical, les *accoppiatori*, qui révisent en 1444 et en 1448 les listes d'aptitude aux responsabilités civiles, et qui par conséquent contrôlent les rouages de l'État. Il assume, parmi de nombreuses autres charges prestigieuses, celle de Gonfalonier de Justice en 1452⁷⁷.

Franco Sacchetti, Luigi Guicciardini, les deux jeunes interlocuteurs du dialogue, sont promis à un bel avenir dans la Florence médicéenne, et Alessandro degli Alessandri, le dédicataire, est un homme en vue du parti médical. Il sera Gonfalonier de Justice trois ans plus tard, en 1441, puis à nouveau en 1448. Quant à Agnolo Pandolfini, il fait partie de cette aile modérée de l'oligarchie et permet le retour de Côme en 1434⁷⁸. Il siège, en même temps que Matteo Palmieri, dans la *balìa* de 1438⁷⁹.

⁷⁵ *Vita Civile*, IV, p. 150, § 8.

⁷⁶ Pour la confrontation entre le *Protesto* et le livre III de la *Vita Civile*, voir Gino BELLONI, *Intorno alla datazione della " Vita Civile " ...*, pp. 49-62.

⁷⁷ A. MESSERI, *Matteo Palmieri...*, p. 279, 281 et 282.

⁷⁸ Sur sa personnalité, cf. G. BRUCKER, *Dal Comune alla Signoria...*, p. 309, 325, 339, 490, 574.

⁷⁹ Nicolai RUBINSTEIN, *Il governo di Firenze sotto i Medici (1434-1494)*, Firenze, La Nuova Italia,

Sa prise de position culturelle, l'utilisation du vulgaire pour un texte sérieux, est liée au parti politique auquel il appartient et dont il se fait en quelque sorte le porte-parole ou l' " idéologue " ⁸⁰. On sait que les Médicis favorisent la défense et illustration de la *langue* florentine entreprise par Léon-Baptiste Alberti en 1441, lors du *Certame coronario* ⁸¹. D'autre part, ceux qui, dans le milieu humaniste, revendiquent et assument les premiers, comme Palmieri, l'usage du vulgaire pour des matières sérieuses, sont liés eux aussi à la " tendance " populaire dont les Médicis, après les Alberti, sont maintenant les leaders. Un faisceau de relations et de références culturelles communes associent Matteo Palmieri, qui commence la rédaction de la *Vita Civile* aux alentours de 1437 et qui la publie en 1439 ⁸², à Giovanni Gherardi da Prato, qui en 1426, dans son *Paradiso degli Alberti*, fait alterner conversations plaisantes, récit de nouvelles et dissertations sérieuses dans le cadre de la villa d'Antonio Alberti, le " paradiso ", et à Léon-Baptiste Alberti, dont le traité *De Familia* est publié entre 1434 et 1441.

Tous les trois revendiquent pour le florentin la reconnaissance d'une dignité égale à celle de la langue latine. Gherardi da Prato déclare écrire à cause de l'ardent désir qui le pousse à célébrer son " idioma materno " ⁸³. Il fait dire au philosophe Marsilio da Santa Sofia, padouan, en réponse à Coluccio Salutati qui s'est acquitté d'un exposé didactique à la hauteur de n'importe quelle dissertation scolastique sur l' " anima intelletiva immortale e incorporea " :

" E omai chiaro veggio e conosco che l'idioma fiorentino è sì rilimato e copioso che ogni astratta e profonda materia si puote chiarissimamente con esso dire, ragionarne e disputarne " ⁸⁴.

Quant à Alberti, il défend avec force les droits du florentin dans le préambule au livre III du *De Familia* :

1971, p. 316.

⁸⁰ Claudio FINZI a pu appeler la *Vita Civile* le manifeste du pouvoir médicéen (*Matteo Palmieri...*, p. 78).

⁸¹ Cf. Marina MARIETTI, " Patriotisme " des pères et " patriotisme " citoyen: les voies de l'italianité dans les traités en vulgaire de Léon-Baptiste Alberti, in *Quêtes d'une identité collective chez les auteurs italiens de la Renaissance*, Centre Interuniversitaire de Recherche sur la Renaissance Italienne (C.I.R.R.I.), Université de la Sorbonne Nouvelle, 1990, pp. 11-65.

⁸² Gino BELLONI, *Intorno alla datazione della " Vita Civile "...*, p. 27-48, et L. RAINALDI, *Notizia...*, p. 133-136.

⁸³ Giovanni GHERARDI da PRATO, *Il Paradiso degli Alberti*, a cura di Antonio Lanza, Roma, Salerno, 1975, p. 3, p. 2.

⁸⁴ G. GHERARDI, *Il Paradiso...*, p. 217, p. 27.

“ Ben confesso quella antica lingua essere copiosa molto e ornatissima, ma non però veggo in che sia la nostra oggi toscana tanto d'averla in odio, che in essa qualunque benché ottima cosa scritta ci dispiaccia ”⁸⁵.

Et ses personnages, qui s'expriment dans ce vulgaire honni par les humanistes extrêmistes, ont conscience d'utiliser une langue éloquente, vigoureuse, efficace et belle :

“ E queste parole di Giannozzo, Battista e tu Carlo, vedete voi quanto abbino in sé *nervo e polso* ”⁸⁶.

Palmieri prend résolument sa place dans ce débat sur la question linguistique : malgré la réprobation de ses amis érudits, il décide de publier son traité en vulgaire. Sa décision vient plus d'ailleurs de ses convictions éthiques que d'un choix esthétique⁸⁷, les arguments des partisans du latin, tels qu'il nous les rapporte, étant inspirés par une conception élitiste et individualiste de la vie :

“ Dicevonmi essere grave andare al iudicio della moltitudine, la quale è in buona parte ragunata et fassi d'huomini ignoranti et grossi [...] affermavano che io andava ricercando varie riprehensioni d'ignoranti... ”⁸⁸.

ne peuvent par conséquent pas atteindre un homme qui croit aux vertus de l'éducation, à l'efficacité du discours moral et à la nécessité d'agir pour le bien commun.

Palmieri s'exprime en vulgaire parce qu'il veut être utile à la cité en s'adressant à ceux de ses concitoyens qui, “ disiderosi di bene et virtuosamente vivere, senza loro colpa, solo per non avere notizia della lingua latina ”⁸⁹ manquent des leçons de sagesse des philosophes de l'Antiquité. L'utilisation du vulgaire lui permet d'ailleurs de prendre ses distances avec une philosophie trop “ subtile ” pour proposer une morale pragmatique :

⁸⁵ Leon Battista ALBERTI, *I libri della Famiglia*, a cura di Ruggiero Romano e Alberto Tenenti, Torino, Einaudi, 1969, p. 188.

⁸⁶ L. B. ALBERTI, *I libri...*, p. 207.

⁸⁷ L'éloge marqué qu'il fait de Dante est assombri d'une restriction : “ *...fluor della lingua, poco si truova drieto a sommi poeti latini* ” (*Vita Civile, Proemio*, p. 6, § 8).

⁸⁸ *Vita Civile*, IV, p. 149-150, § 4 et 6.

⁸⁹ *Vita Civile, Proemio*, p. 5, § 5.

“ A noi, che al presente parliamo in volgare, è cosa conveniente accommodare le parole secondo la consuetudine de' volgari, et lasciare la limata sotigliezza della assoluta verità. Et come da i più si dice, così noi diremo, alle volti essere utile quello che non è honesto, et essere honesto quello che non è utile ”⁹⁰.

Il peut afficher une attitude de réalisme politique que ne renierait pas Machiavel :

“ ... diliberai non volere fingere la immaginata bontà de' non mai veduti in terra cittadini, i quali, da Platone et più altri nobilissimi ingegni considerati et fincti di virtù et sapientia perfecti, più tosto sono per specie et figura dipincti che mai in carne veduti ”⁹¹.

On aurait donc tort d'imputer à Palmieri une imitation servile de l'Antiquité. Palmieri n'est pas un simple traducteur, il cherche dans les textes anciens des outils pour exprimer et structurer sa propre vision du monde. Sans examiner ici ce qui, dans le détail, distingue le système qu'il propose de celui des “ *approvati auctori* ” dont il se réclame, on peut noter que les leitmotifs du texte, - vie active au service du bien commun, intérêt supérieur de la cité, paix civile - , expriment adéquatement les nécessités du pouvoir et de la société civile au début de la puissance de Cosme : les institutions semblent intactes, Cosme est réputé avoir restauré la république. C'est du moins la version qu'en donne notre auteur dans son abrégé d'histoire, *De temporibus*, où est noté sous l'année 1433 : “ Après qu'on eut chassé de Florence Cosme de Médicis, il y eut un grand bouleversement dans la république ”, et sous l'année 1434 : “ Quand on eut rappelé à Florence Cosme de Médicis, le gouvernement de la république fut restauré, et les chefs de la faction adverse furent envoyés en exil ”⁹². Les responsabilités civiles paraissent s'ouvrir à une couche plus large de la population et Palmieri peut se faire le héraut de l'oligarchie médicéenne. La forme dialoguée, telle qu'il la met en œuvre lui permet de proposer à ses lecteurs le schéma idéal de l'adhésion des citoyens “ *bene disposti* ” et dociles

⁹⁰ *Vita Civile*, IV, pp. 151- 152, §14-15.

⁹¹ *Vita Civile, Proemio*, p. 7, § 12.

⁹² *De temporibus...*, année 1433 : “ *Cosma Medice Florentia pulso, vehemens in republica mutatio fuit* ” et sous l'année 1434 : “ *Cosma Medice Florentiam revocato, gubernatio civilis reipublicae reformatata est et diversae factionis in exilium sunt acti* ”.

au discours vertueux que leur dispense un oligarque éclairé et maître d'école. Elle présente de plus l'avantage d'insérer la matière du traité dans une tradition littéraire et philosophique illustre. Cependant l'auteur n'évite pas d'associer sa voix à celle de son personnage principal, - contre les lois habituelles de ce genre de fiction -, par une maladresse ou une désinvolture qui le mettent finalement en valeur, comme porte-parole du régime.

Evelyne PAYEN